

Études littéraires africaines

TERRAMORSI (BERNARD), DIR., *LES FILLES DES EAUX DANS L'OCÉAN INDIEN. MYTHES, RÉCITS, REPRÉSENTATIONS. PRÉFACE DE BERNARD TERRAMORSI*. PARIS : L'HARMATTAN, 2010, 562 P. – ISBN 978-2-296-13542-0



Dominique Ranaivoson

Numéro 31, 2011

Nairobi. Urbanités contemporaines

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1018773ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1018773ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranaivoson, D. (2011). Compte rendu de [TERRAMORSI (BERNARD), DIR., *LES FILLES DES EAUX DANS L'OCÉAN INDIEN. MYTHES, RÉCITS, REPRÉSENTATIONS. PRÉFACE DE BERNARD TERRAMORSI*. PARIS : L'HARMATTAN, 2010, 562 P. – ISBN 978-2-296-13542-0]. *Études littéraires africaines*, (31), 120–121.
<https://doi.org/10.7202/1018773ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

(p. 80). On retrouve cette figure de l'absence dans la « parodie du mythe d'Œdipe » chez Monémembro (p. 44), ou dans le fait que la forme romanesque s'interroge sur ses propres composantes – « tout autant l'auteur, les personnages mis en scène que le lecteur » (p. 91) – dans *L'Ère du soupçon* de N. Sarraute.

L'intérêt de ce précieux ouvrage est bien de montrer comment ces textes sont, comme l'écrit Bisanswa, « le pivot de toute une stratégie esthétique qui consiste à ne jamais arrêter le sens, à ne jamais fixer aucune valeur » (p. 34) tout en affirmant la permanence du roman.

■ Sonia LE MOIGNE-EUIZENOT

TERRAMORSI (BERNARD), DIR., *LES FILLES DES EAUX DANS L'OcéAN INDIEN. MYTHES, RÉCITS, REPRÉSENTATIONS*. PRÉFACE DE BERNARD TERRAMORSI. PARIS : L'HARMATTAN, 2010, 562 P. – ISBN 978-2-296-13542-0.

Ce très imposant volume reprend les communications d'un colloque qui s'est déroulé en 2008 à l'université de Tuléar, au Sud de Madagascar, là où les contes, les peintures et le langage accordent toujours une large place à celles que Sylvia Hanitra Andriamampianina appelle collectivement « ce monde hydrique qui pourrait composer une dix-neuvième ethnie » (p. 259) dans l'île qui en compte 18. « Filles des eaux » est la traduction littérale du terme malgache *zazavavindrano*, équivalent en Europe à « sirène ou « ondine ». Le personnage, mythique au Nord, appartient à la culture malgache contemporaine aussi bien qu'à la tradition orale transmise par les contes et les croyances. Le colloque, interdisciplinaire et archipelique, visait à interroger la circulation et les inflexions de ce motif sur le plan anthropologique, littéraire et pictural. Les études portent donc sur le Mozambique, les Comores, Maurice, La Réunion et surtout Madagascar où le personnage est le plus présent dans diverses régions et sous diverses formes. L'étude de l'origine, des sens et des réappropriations modernes de cette image dans l'espace indianocéanique est précédée par quatre études sur ce thème tel qu'il a circulé en Occident dans l'Antiquité et au Moyen-Âge. Cet utile préambule souligne « la disparition des femmes-oiseaux hors du champ de références des Français », aussi bien que celle des femmes-poissons (p. 92), tout en mettant en évidence le caractère polysémique de ces figures.

Les analyses littéraires indianocéaniques croisent et interrogent les réappropriations du motif par les écrivains ou cinéastes coloniaux (Leblond, Poirier) et contemporains (Mia Couto au Mozambique, Ananda Devi à Maurice, Raharimanana et Rakotoson à Madagascar). Il semble difficile de mettre en évidence une quelconque filiation entre ces personnages, avance Valérie Magdelaine, à cause de « la disparité énorme entre les îles » (p. 112). Les analyses des contes dans leur version transcrite (La Réunion) ou orale (Comores, Madagascar) présentées sous la forme d'enquêtes ou de collectes (W. Cally, p. 129 ; L. Atchama, p. 160 ; Marikandia, p. 352)

mettent en évidence les nombreuses variantes du motif de la femme-oiseau ou poisson, avec ou sans ouïes, figure hybride, insaisissable, radicalement Autre, tour à tour séductrice et angoissante, source de groupes lignagers malgaches (chez les Bara et les Vezo, analyses de L. Marikandia et B. Manjakahery). Les approches socioculturelles se penchent sur les autres supports que sont les peintures sur les tombeaux, les pirogues ou les lieux sacrés malgaches, ou encore sur les objets tels que des sculptures dont les photographies sont placées en fin de volume. Enfin, le comparatisme s'étend à d'autres aires plus lointaines avec une analyse de la femme-dragon aquatique dans les contes asiatiques (Cahn Pit Chu), mais on regrette que les Mami Wata africaines et caribéennes soient absentes de cette navigation féminine.

Ce volume présente en outre l'intérêt énorme de donner en annexes de nombreuses transcriptions de contes retraduits (S. Andriamampianina avec les textes de Dahle, Richardson et Birkeli) ou devenues difficiles à consulter (Dandouau, Renel, Ferrand, ardents collecteurs de contes pendant la colonisation française). Ce volume publie aussi des récits oraux contemporains qui témoignent de la vitalité de ce thème dans diverses ethnies (Tandroy, Vezo, Sakalava). Ce passionnant ouvrage démontre une fois de plus le bien-fondé des rencontres qui acceptent de croiser les études sur l'oral et l'écrit, l'historique et le littéraire, le terrain et l'archive, le rationnel et le surnaturel, le proche et le lointain.

■ Dominique RANAIVOSON

TSHITUNGU KONGOLO (ANTOINE), *LA PRÉSENCE BELGE DANS LES LETTRES CONGOLAISES*. PRÉFACE DE JULIEN KILANGA MUSINDE. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. ÉTUDES AFRICAINES, 2009, 450 P. – ISBN 978-2-296-07401-9.

Romancier, nouvelliste, poète, essayiste et critique reconnu, Antoine Tshitungu ne doit plus être présenté. Par ce livre, il met en exergue « [l]es affinités non fusionnelles de textes appartenant aux champs coloniaux, d'une part, et ceux rédigés par les pionniers des écritures africaines, d'autre part, [qui] donnent à lire et à voir des phénomènes complexes de transferts, de greffes, de réemplois selon des modalités rhétoriques variées » (p. 24-25). Il nous offre une lecture intertextuelle, contextuelle et transculturelle « au service de la compréhension des interactions, entre [c]es deux pôles d'écritures » (p. 87). Si des études ont déjà été consacrées aux sphères d'écritures belge ou congolaise depuis plusieurs années, son approche comparatiste se situe dans un courant plus récent et novateur.

Le livre se compose de trois parties. La première partie expose les problèmes de périodisation et de méthodologie auxquels l'auteur a dû indubitablement faire face dans un travail d'une telle envergure. Dans le premier chapitre, tout en se concentrant sur les œuvres publiées avant 1956, il propose sa périodisation : 1) 1885-1910 ; 2) 1910-1939 ; 3) 1940-1971.